

Lectures de textes de Sangharakshita
pour la Puja dédiée à Sangharakshita, le 26 août 2013

Centre bouddhiste Triratna de Paris

Vénération

Chaque matin, Satyapriya lavait le sol cimenté et l'autel, tandis que j'allais chercher des fleurs d'hibiscus, de rose de chine, de jasmin et autres, que je mettais dans un panier. Je ne dédaignais pas même l'humble pervenche, quoique des hindous orthodoxes me dirent plus tard que les fleurs sauvages, tout comme les fleurs « anglaises » (y compris la rose !) étaient impures et ne pouvaient pas être offertes au Tout-Puissant. D'ordinaire je passais plus d'une demi-heure à arranger mes fleurs sur l'autel. Ceci en vint à être considéré comme la preuve d'une grande dévotion. En vérité, les émotions qui m'inspiraient étaient esthétiques, si tant est qu'il soit possible de séparer l'esthétique de la dévotion. Une fois que les photos avaient été ointes au niveau du front de pâte de santal, et que deux ou trois bâtons d'encens et les grandes lampes du temple avaient été allumés, l'atmosphère de l'autel propre et fleuri était si calme et si pure que tout ce que j'avais toujours ressenti quant à l'importance de telles choses pour soutenir la dévotion était à nouveau confirmé.

Salutation

Le matin qui suivit la cérémonie j'allais au bazar, emmenant avec moi un des plus jeunes membres du Vihara. Comme je le faisais parfois, j'allais jeter un œil à une ruelle située au-delà des étals de légumes, où les Tibétains tenaient un petit marché de rue. Un homme, probablement un réfugié, se tenait accroupi sur un côté de la ruelle, avec devant lui quelques objets posés sur une grossière toile d'emballage. Un de ces objets était une liasse de petits écrits tibétains gravés. L'homme n'en demandant que quelques roupies, sur une impulsion je les achetai, même si je ne pouvais pas les lire et ne savais pas ce qu'ils contenaient. À mon retour au Vihara je les montrai sans attendre à Kachu Rinpoché. C'était des textes Nyingmapa, me dit-il, et le fait que je sois tombé dessus si peu de temps après l'initiation de Padmasambhava était un signe de très bon augure. De plus, le plus long des textes était bien connu : c'était le *Tharpe Delam* ou *Chemin aisé vers l'émancipation*, dont l'auteur était un célèbre lama Nyingma du neuvième siècle. Il décrivait les pratiques générales et préliminaires particulières de l'Atiyoga, à plusieurs desquelles Kachu Rinpoché m'avait déjà introduit. Avant son départ, le Rinpoché me donna d'autres instructions concernant la pratique d'Aller et refuge et de prosternation. Il fallait la faire 20.000 fois, quoique 100.000 soit préférable. (...)

(...) Je débutais avec les préliminaires auxquels Kachu Rinpoché m'avait introduit, commençant par la pratique d'Aller et refuge et de prosternation. C'était une pratique assez exigeante, et il fallut deux semaines avant que je ne puisse faire 100 prosternations d'affilée sans perdre la respiration et ni m'épuiser. Mais je persévérais, et quand je retournai en Angleterre j'avais accumulé les 20.000 prosternations que Kachu Rinpoché semblait considérer comme le minimum requis.

Aller en refuge

Il n'y avait qu'une façon de s'en sortir. Les groupes, sociétés ou organisations religieux, loin d'être une aide au développement spirituel, n'étaient qu'un obstacle. Aussi élevés puissent être les idéaux sur lesquels ils se basaient, ils avaient une tendance naturelle, entre les mains d'êtres humains égoïstes, à dégénérer en instruments d'acquisition d'argent, de situation, de pouvoir et de célébrité. Au lieu de continuer à travailler avec eux, Satyapriya et moi suivrions l'exemple du Bouddha et couperions d'un coup notre lien avec un monde incorrigible. Nous renoncerions à la vie de famille et irions de l'avant dans la vie sans foyer, en tant qu'errants à la recherche de la Vérité. Pendant les mois passés, nous n'avions fait que rester assis, hésitants, au bord du vaste océan de la vie spirituelle. Maintenant, laissant toute peur de côté, nous nous y plongerions avec vigueur.

Ayant pris cette résolution, nous ne perdîmes pas de temps à la mettre en pratique. A l'aide d'une poignée de gerua-mati, le sol brun-rouge utilisé depuis des temps immémoriaux par les ascètes indiens, nous teignîmes nos sarongs et nos chemises de la traditionnelle couleur safran portée par ceux qui renoncent au monde. Nous vendîmes notre valise et notre montre, donnèrent nos pantalons, nos vestes et nos chaussures, détruisîmes nos papiers d'identité. En dehors des robes que nous allions porter, nous ne gardâmes, chacun, qu'une couverture, nos livres et nos cahiers. Et comme, les trois derniers mois, nous n'avions pas eu le droit de laisser pousser notre barbe et nos cheveux, nous n'eûmes pas à nous faire raser.

La veille de notre départ, nous allâmes dire au revoir à Pandit-ji. Quoiqu'il n'ait pas été dans l'ignorance complète quant à nos intentions, les émotions qui déformaient son vénérable visage maintenant que notre défection devenait une réalité étaient horribles à voir. Le masque plein d'urbanité était tombé. À sa place se trouvaient l'étonnement, la rage, l'indignation, une avidité déçue, une fourberie frustrée, une culpabilité surprise, et le désespoir, tous en conflit. Plus terribles encore étaient les efforts désespérés qu'il faisait pour se maîtriser. Malgré ses efforts pour sourire, pour être affable, pour écarter notre résolution comme étant une fantaisie puérile, le masque tombait sans cesse, et à chaque fois nous voyions le visage d'un monstre.

Finalement, toujours aussi optimiste et fertile en inventivité qu'à l'accoutumée, il nous fit des remontrances quant à notre perversité, voire à notre manque de reconnaissance, à penser à le désertir au moment où ses plans allaient arriver à maturation, où un grand bâtiment allait être donné à l'école de filles d'Anandamayi, et où Lalla Pyarelal et d'autres riches marchands étaient sur le point de mettre à sa disposition d'importantes sommes d'argent. Si nous partions, tous ses plans seraient compromis. Par considération pour ses sentiments, à défaut d'autre raison, plaida-t-il, il nous faudrait au moins reporter notre départ de quelques semaines, voire de quelques jours. Nous ne pûmes nous empêcher d'être touchés par ses appels, mais nous le connaissions trop bien pour avoir confiance en ses protestations et nous restâmes fermes dans notre résolution. Finalement, non sans larmes, il nous laissa partir.

Le lendemain matin, après avoir joyeusement revêtu nos robes safran, nous traversâmes timides le bazar jusqu'à la maison du Dr Gurukipal Singh, en sentant que nous attirions les regards. Lalla Pyarelal et d'autres amis, bien que considérant nos aspirations avec sympathie, n'étaient pas du tout heureux de notre décision, qui à leur avis était irréfutable. Seul le Dr Singh approuvait de tout cœur. Nous nous étions donc mis d'accord pour prendre le petit déjeuner avec lui avant de quitter Kasauli. Excepté un de ses fils, un solide garçon qui nous accompagna un moment, notre digne ami sikh, dont l'émotion profonde qu'il montra lorsqu'il nous souhaita le succès dans notre quête nous rendit humbles autant qu'elle nous réjouit, fût la dernière personne à qui nous parlâmes avant de nous engager à pied sur les quinze kilomètres de route qui menaient aux plaines.

Les bouddhistes tibétains croient que l'apparition d'un arc-en-ciel est un des signes les plus auspicioseux, et les biographies de leurs saints et de leurs yogis sont pleines de références à ce phénomène. Que notre « aller de l'avant », en ce 18 août 1947, puisse être considéré comme un événement auspicioseux, je ne puis le dire, mais il fût certainement signalé par l'apparition non pas d'un, mais de multiples arcs-en-ciel.

Lorsque nous quittâmes Kasauli il pleuvait, mais alors qu'au cours de notre descente nous émergeâmes des nuages et arrivâmes dans la brillante lumière du soleil, nous vîmes, au-dessus de la route, à des intervalles de quelques dizaines de mètres, non pas des arcs-en-ciel simples, mais des arcs-en-ciel doubles et triples. A chaque tournant, nous trouvâmes d'autres arcs-en-ciel qui nous attendaient. Nous les traversâmes, comme nous aurions traversé les arcades multicolores d'un palais céleste. Devant l'arrière-plan de la brillante lumière du soleil, des gouttes de pluie scintillantes comme des joyaux, et des collines du vert le plus frais et le plus vif, cette pléthore d'arcs aux sept teintes délicates semblait être comme l'apparition d'un autre monde.

Confession

À Bombay, il y a de nombreuses années, je connaissais un prêtre catholique indien, un homme dans la maturité de l'âge qui était très érudit et parlait plusieurs langues. Au moment où je fis sa connaissance, il commençait à se rebeller contre l'église à laquelle il appartenait, le « racket romain », ainsi qu'il l'appelait. Je le rencontrai par hasard un jour de Noël, et je remarquai qu'il n'avait pas l'air très bien. Je le connaissais suffisamment pour lui demander ce qui n'allait pas, et il me dit qu'il avait passé toute la soirée, la veille, à écouter des confessions. « J'en ai la nausée », me dit-il. Ce n'est pas que personne ait eu rien de très grave à confesser, ou même rien de très intéressant. C'était juste le catalogue habituel de petites choses malhonnêtes et de légères impuretés. Ce qui lui avait donné la nausée c'était l'atmosphère de peur et de culpabilité avec laquelle il avait été en contact. Il avait la nausée du besoin désespéré des gens à échapper à la punition et à revenir dans les faveurs de Dieu, de leur empressement à se mettre à ramper et de leur soulagement à s'en tirer avec quelques *Pater noster* et *Ave Maria*.

Mais la véritable confession, la confession telle qu'elle est comprise dans le bouddhisme, ne vous donnera jamais la nausée. Au contraire, vous la trouverez inspirante, car la véritable confession est faite sans aucun sentiment de culpabilité. Oui, il est naturel que nous ayons peur des conséquences karmiques de nos actions malhabiles. Mais ces conséquences apparaissent naturellement, en résultat de ce que nous avons fait. Elles ne sont infligées par personne, comme une sorte de punition. La loi du karma est simplement une description de la façon dont les choses marchent. Les actions ont des conséquences. Si vous avez fait une action malhabile, il vous faudra souffrir les conséquences de cette action. La loi du karma n'est pas appliquée par les Bouddhas ; ce n'est pas leurs affaires.

Réjouissance des mérites

Quand on vous donne quelque chose dont vous avez besoin, en particulier quand on vous le donne librement et volontairement, la réponse humaine naturelle est d'être reconnaissant. Si vous ne ressentez aucune gratitude, quelque chose ne va pas. Soit le besoin lui-même est un besoin malsain, voire névrotique, qui n'est donc pas capable d'être satisfait (et on ne peut guère être reconnaissant pour une satisfaction dont on n'a pas fait l'expérience), soit votre attitude consiste à prendre et à saisir sans considérer si la personne veut ou non vous donner ce dont vous avez besoin. La véritable gratitude ne peut être ressentie que lorsque vous prenez d'une autre personne ce dont vous avez véritablement besoin et ce qu'elle est prête à vous donner. La gratitude ne peut donc être ressentie que par la personne mûre, intégrée et autonome, et les personnes autonomes non seulement ressentent de la gratitude mais aussi l'expriment.

Il est peut-être significatif que dans l'Ordre bouddhiste Triratna et parmi la Communauté Bouddhiste Triratna, les expressions de gratitude soient devenues de plus en plus communes ces dernières années. C'est vraiment une évolution très positive. Il y a longtemps, il pouvait se passer

une année sans que l'on n'entende d'expression de gratitude, mais je suis heureux de dire qu'aujourd'hui on n'en entend peut-être pas tous les jours, mais au moins deux ou trois fois par semaine.

Supplication

Ce n'est pas grâce à quelque faculté de trouver par hasard de bonnes choses que durant l'été 1942 je suis tombé sur le *Soûtra du Diamant*. J'avais alors environ dix-sept ans, je vivais toujours à Londres, quoique peu de temps après j'aie été enrôlé dans le Corps des Transmissions et envoyé en Inde, et je lisais tous les enseignements orientaux et toutes les traductions orientales, en particulier bouddhiques, sur lesquels je pouvais mettre la main. Il était donc inévitable que tôt ou tard le *Soûtra du Diamant* tombe entre mes mains — ou plutôt, peut-être, que tôt ou tard je tombe entre les mains du *Soûtra du Diamant*. Lorsque je le rencontrai, ce soûtra, avec le *Soûtra de l'Estrade*, fit sur moi une impression que je ne peux que qualifier d'énorme. Je l'appelle une impression, mais cela ressemblait plutôt à un impact. Lire simplement ces deux textes pour la première fois fut une expérience spirituelle extrême qui changea le cours de ma vie entière — ou peut-être devrais-je dire qu'ils me firent réaliser pour la première fois ce qu'était réellement le cours de ma vie. Ils me firent réaliser que j'étais bouddhiste — quoi que cela puisse vouloir dire.

Transfert des mérites

Après avoir fait ma visite d'adieu à l'Inde et être retourné définitivement en Grande-Bretagne en mars 1967, je me lançai dans la création de ce nouveau mouvement bouddhiste, et après une année de travail préparatoire, fondai l'Ordre Bouddhiste Occidental qui vit le jour le dimanche 7 avril 1968 lorsque, au cours d'une cérémonie tenue à la *Centre House* à Londres, neuf hommes et trois femmes s'engagèrent sur la voie du Bouddha en « prenant » publiquement les Trois refuges et les Dix préceptes que je leur transmis de la manière traditionnelle.

(...) La fondation de l'Ordre Bouddhiste Occidental n'était pas seulement une étape importante dans le processus par lequel je compris clairement la portée et la valeur de l'aller en Refuge. Elle marqua aussi le début d'une nouvelle phase dans ce processus. Bien que je m'étais rendu compte qu'aller en Refuge était l'acte central de la vie bouddhiste, et qu'il signifiait que l'on organise son existence autour des Trois Joyaux, cette prise de conscience n'avait jusqu'alors trouvé à s'exprimer que dans ma vie personnelle, mes conférences et mes écrits, et dans une très faible mesure encore. Mais maintenant la situation était tout autre. Les douze personnes qui constituaient l'Ordre Bouddhiste Occidental avaient « pris » de moi les Trois Refuges et les Dix préceptes, elles avaient été ordonnées, et leur compréhension du sens de l'aller en Refuge coïncidait avec la mienne, du moins en partie. Comme une lampe qui en allumait une douzaine d'autres, j'avais été capable de partager avec eux ma prise de conscience du rôle absolument central pris par l'acte d'aller en Refuge, et cette prise de conscience trouvait désormais à s'exprimer non seulement dans ma vie, mais aussi dans la leur. Non que cette prise de conscience fut quelque chose de fixé et de final. Elle pouvait continuer à croître et à se développer, et trouver à s'exprimer de cent façons non encore pensées. Malheureusement, certains membres fondateurs de l'Ordre Bouddhiste Occidental eurent des difficultés à apprécier ce fait-là, ou même à continuer de soutenir leur engagement originel et, peu après, démissionnèrent de l'Ordre ou cessèrent leur participation active dans ses affaires. Leurs places furent néanmoins bientôt occupées, et même plus qu'occupées, et j'eus la satisfaction d'allumer, d'abord des dizaines, puis des centaines de lampes, et la satisfaction encore plus grande de les voir, avec celles qui avaient continué à briller aussi fort qu'au début, briller plus encore tandis que

ma propre lampe brillait elle aussi plus encore. Autrement dit, j'eus la satisfaction de savoir qu'en fondant l'Ordre Bouddhiste Occidental, j'avais fondé une Sangha, une communauté spirituelle qui, non seulement partageait ma prise de conscience du fait qu'aller en Refuge était l'acte central et déterminant de la vie bouddhiste, mais qui partageait également, dans la personne de certains de ses membres au moins, ma conviction que cette prise de conscience elle-même était capable de continuer à croître et à se développer.

Sources des lectures

Vénération :	<i>The Thousand-petalled Lotus</i> , chapitre 20
Salutation :	<i>Precious Teachers</i> , chapitre 8
Aller en refuge :	<i>The Rainbow Road</i> , chapitre 24
Confession :	<i>Transforming Self and the World</i> , chapitre 2
Réjouissance des mérites :	<i>The Ten Pillars of Buddhism</i> , chapitre 2.2
Supplication :	<i>Wisdom beyond Words</i> , introduction à la 2 ^{ème} partie
Transfert des mérites :	<i>The History of my Going for Refuge</i> , chapitre 16

Toutes traductions © Ujumani, sauf la dernière © J.-L. Destoop.